

La fête de l'argent ou le « bilo » du coton

Michèle FIELOUX ⁽¹⁾, Jacques LOMBARD ⁽²⁾

Anthropologues (1) 26, rue de Rungis, 75013 Paris (2) 72 route d'Aulnay,
93143 Bondy Cedex

RÉSUMÉ

Cet article esquisse «le concept de l'institution de transition», ici le rituel thérapeutique du *bilo*, qui doit «absorber» des nouvelles logiques économiques, des nouvelles formes de richesse et de pouvoir. Dans cette région masakoro (sud-ouest de Madagascar) l'agriculture l'emporte peu à peu sur l'élevage rompant des équilibres très anciens dans son organisation et ses principes de solidarité. Le développement récent de la culture du coton crée un nouveau mal, l'excès de revenus, une masse monétaire encore jamais vue qui dérange parce qu'on ne sait pas encore en calculer toutes les possibilités et que l'on va chercher à neutraliser en traitant le nouveau riche comme un patient, un malade, mais un malade «gras», bien portant, qui souffre de ne plus savoir quelle est désormais sa place, sa position, face à la collectivité, aux ancêtres. Le rituel du *bilo*, qui a pour fonction de résoudre collectivement dans l'ensemble lignager le problème de l'un de ses membres, représente ainsi une des articulations les plus souples de l'organisation sociale confrontée à sa nécessaire évolution.

MOTS-CLÉS : Possession — Coton — Élevage — Rituel thérapeutique — *Bilo* — Ancêtre.

ABSTRACT

The celebration of money or the « Bilo » of cotton

This article outlines "the transition institution concept" and in this case the therapeutic Bilo ritual which must "integrate" new economic logic and new forms of wealth and power. In this Masikoro region (SW Madagascar), agriculture is gradually outweighing animal husbandry, thus upsetting the organisation and principles of solidarity of ancient balances. The recent development of cotton growing has led to new unease : surplus income, a monetary mass which has never been seen before and which is disturbing since the people do not yet know how to calculate all the possibilities. They handle it by considering the new rich as a patient, a sick person — but as a "fat" patient in good condition who is suffering because he no longer knows where he stands in relation to the community and to his ancestors. The Bilo ritual, whose purpose is that of solving collectively the lineal problem of a single member of the lineage is one of the most flexible features of social organisation faced with its own necessary evolution.

KEY WORDS : Possession — Cotton — Animal husbandry — Therapeutic ritual — Bilo — Ancestor.

La société *masikoro* voit l'agriculture l'emporter peu à peu sur l'élevage rompant ainsi des équilibres très anciens dans son organisation et ses principes de solidarité. Ces tensions ont rendu la société presque « cassante ».

Quels sont donc les points d'élasticité et les limites de résistance que l'on peut en quelque sorte mesurer dans une société d'agro-éleveurs encore soudée en lignages et qui vient de se trouver confrontée à l'injection de monnaie, la plus massive qu'elle ait jamais connue ? Comment s'opère et s'interprète cette transition vers une autre logique économique ?

Le paradoxe mais aussi la vérité du phénomène veulent que cette société ait trouvé au cœur d'elle-même, dans l'une de ses institutions les plus anciennes, le point de levier qui lui permet d'absorber cette terrible force : le *bilo* qui, d'un lieu où se distillait la force du lignage, ou s'éliminait sa faiblesse à travers l'un ou l'autre de ses membres, va devenir le lieu d'une parade de ce « monde moderne », tant désiré, imaginé et maintenant interprété.

D'un code, l'autre, celui-là même qui faisait le prestige et l'honneur de « l'honnête homme », de l'éleveur va servir de grammaire à d'autres signes où l'argent se substitue au bœuf comme source du pouvoir : celui du riche sur les autres.

L'ARGENT CHAUD

En quelques années, le développement de la culture du coton, encouragé par l'État qui en soutenait les cours, a favorisé l'enrichissement de certains paysans, de telle sorte qu'une nouvelle conception de la richesse s'est forgée, sous le nom « d'argent chaud ».

En 1981, le nom du premier « millionnaire du coton » est sur toutes les bouches, chacun connaît au centime près le montant exact de son gain. Ce héros des temps modernes va faire rêver bien des paysans, sur les ressources fabuleuses que l'on peut tirer de la culture du coton.

Réunir plus d'un million avec le seul produit de sa récolte est quelque chose de tout à fait nouveau dans la société paysanne *masikoro*. En effet, jusqu'à maintenant, ces agro-éleveurs n'ont ni l'habitude de produire un important surplus de produits vivriers ni celle de vendre la totalité de la récolte de l'un ou l'autre produit commercialisable (arachide, pois du Cap). C. GEFFRAY développe une analyse comparable avec un exemple emprunté à la société *matchuma* de Mozambique (1).

En six ans, le nombre des paysans cultivateurs de coton, regroupés pour HASYMA, société nationale de commercialisation, sous le terme de « paysannat » (2) par opposition aux « planteurs privés » qui sont des citoyens dans leur grande majorité, va croître considérablement pour atteindre, au cours de la campagne 1985-86, des chiffres records. Cet accroissement concerne tout à la fois l'effectif et les surfaces productives (3).

Pour chacun, l'espoir de s'enrichir, de gagner d'un seul coup une grosse somme d'argent est tempéré par la crainte diffuse de se trouver confronté à une situation inconnue, à une expérience économique tout à fait nouvelle : comment utiliser une telle somme ?

Contrairement à la situation habituelle où le groupe, le lignage, gère la plupart des besoins de ses membres, on se retrouve là, seul, avec des possibilités énormes, qui obligent à faire des choix, à prendre des décisions, à innover. Les ancêtres et les pères ne sont pas d'un grand secours car il s'agit là d'un autre monde, celui de l'argent, médiateur universel, aussi bien entre les choses qu'entre les personnes et source de pouvoirs insoupçonnés.

La culture du coton provoque une concurrence sévère avec les cultures vivrières et met en péril l'autosuffisance alimentaire (par son calendrier, par son exigence en travail, par l'obligation d'emprunter pour acheter les équipements et les produits phyto-sanitaires). Ainsi, l'année 1986 connaîtra une très forte baisse

de la production vivrière qui va provoquer un renchérissement des produits de subsistance, manioc, maïs, riz ; les paysans découvrent alors que leurs achats sur les marchés représentent une part de plus en plus importante de leurs dépenses. Parmi les petits cultivateurs — 1 à 2 hectares de coton — certains n'ont consacré cette année-là qu'une superficie très réduite (0,5 hectare) au maïs et au manioc. Les rendements du coton s'étant révélés faibles (de l'ordre de 4 à 500 kg à l'hectare), ils ont dû s'endetter pour pouvoir subvenir à leurs besoins alimentaires et se sont donc appauvris puisés les prêts d'argent ou de produits vivriers (4) sont pratiqués à des taux usuraires de 3 à 400 %.

Les victimes de cette situation, auxquelles le coton avait « porté malheur » ont déformé par dérision le sigle HASYMA (coton malgache) en *hasy-ma* (ou *ma* devient l'abréviation de *mafana*), le coton chaud !

À l'opposé des revenus tirés de la vente des surplus vivriers, l'argent obtenu grâce à la culture du coton va prendre une signification particulière. On dit qu'il est « chaud », qu'il brûle les doigts. Il n'a pas de poids, on croit le tenir en mains, et pourtant il s'échappe. Il est volatile, léger, impalpable, comme la fumée, comme l'air ...

Au contraire, les produits de subsistance — riz, maïs, manioc — et dans une moindre mesure les produits commercialisés traditionnels (arachide, pois du Cap) dont on réservait toujours une partie à la consommation familiale — sont tous des « choses » concrètes, palpables, lourdes, stables. On est sûr qu'ils ne vont pas disparaître sitôt entreposés dans la maison. On sait organiser et doser leur distribution et leur consommation tout au long de l'année, faire la part exacte de ce qui est consommé, vendu. Enfin et surtout, on connaît à l'avance l'utilisation qui sera faite des revenus le plus souvent modestes tirés de la vente de ces produits. En règle générale, et pour une exploitation moyenne, ces ventes permettent d'acquérir de 1 à 3 bœufs chaque année.

Il s'agit là de cultures ordinaires, pratiquées depuis fort longtemps, et pour lesquelles la société *masikoro* a atteint, si l'on peut dire, le maximum de son efficacité, aussi bien au niveau de l'organisation sociale donc de celle du travail et de la mise en œuvre des techniques agricoles qu'au niveau des modes de distribution, de consommation et de transformation ...

Ce domaine d'activité parfaitement balisé est un domaine sans innovation, sans doute le lieu le plus efficace de la reproduction sociale, de l'organisation lignagère. Rien ici n'inquiète. Les choses se déroulent dans leur cours normal, apportant la vie heureuse et la santé. Tout est « froid ». Aucun « désordre social » générateur d'épidémies, de sécheresse, n'est à craindre. On sait ce que l'on fait pour l'avoir toujours fait, il est presque impossible de buter sur un obstacle inconnu.

Le monde du chaud dans lequel se place le coton est lui associé à l'inconnu, aux malheurs, aux maladies, à tout ce que l'on peut rencontrer sur sa route, que l'on ne connaît pas et qui peut s'avérer dangereux. Enfin, à tout ce qui peut brouiller les cartes, troubler l'harmonie sociale, libérer des pouvoirs, des forces obscures que l'on ne peut pas maîtriser et qui menacent les autorités, les légitimités sur lesquelles repose la société *masikoro*.

« Les bœufs achetés avec de "l'argent froid" restent dans le parc, aucun événement familial ou autre ne viendra obliger à les vendre ou à les offrir. »

La richesse « s'ancre », « s'enracine » tant et si bien dans la terre qu'elle ne peut plus « s'échapper », ni « s'envoler », exauçant en cela le vœu de l'éleveur quand il dépose une pierre au centre de son parc, une pierre si lourde que quatre hommes réunis ne peuvent la soulever, affirmant ainsi définitivement que « à l'image de ce qui est là, le troupeau y restera ».

La richesse, la seule vraie, naît et vit dans le parc, protégée par les talismans, protégée par les soins vigilants du bouvier, protégée par toute la famille.

L'argent « chaud » est rebelle à toutes les pratiques magiques destinées à fixer la richesse. Il fait perdre leur efficacité aux talismans.

La richesse apportée par le coton est une illusion, illusion que tout cet argent ne s'épuisera jamais, alors que « tout s'en va très vite, sans que l'on sache où c'est parti ».

Pourtant cet argent est un bon moyen de s'acheter des bœufs mais voilà, les « bœufs du coton » occupent une place très particulière. Ils coûtent cher, parce qu'ils sont achetés juste après le paiement du coton par HASYMA dans une période donc de montée des prix à la vente, puisque tout le monde achète. Leur valeur est en quelque sorte « incertaine » ; on ne peut pas compter avec eux. Certes, ils entrent dans le parc, mais dès ce moment, on sait qu'ils vont en ressortir presque aussi vite. Ils sont aussi « volatiles » que l'argent lui-même.

Chacun sait qu'à un moment ou à un autre il sera convié, dans son réseau de parents, d'amis, de frères de sang, de voisins, à l'une de ces fêtes (*bito*, circoncision, etc.), qui s'organisent juste après les récoltes, où il devra apporter de l'argent, de l'alcool, ou des bœufs. Si on évite de toucher au troupeau à cette occasion, par contre on se défait très facilement des « bœufs du coton ». C'est faire d'une pierre deux coups, offrant un bœuf, signe de prestige et se débarrassant dans le même temps d'un animal « mal ajusté » dans le parc et qui, de toute façon, aurait disparu ... L'argent porte malheur et ces bœufs de l'argent ne peuvent servir qu'à guérir des maladies, qu'à conjurer les malheurs ou bien ces bœufs, pour une part, seront revendus au moment de la soudure, à bas prix, afin d'acheter des produits vivriers ...

Si les lignages résistent ainsi à l'éclatement, si l'achat de produits vivriers est mal vécu et même si certains regrettent l'autosubsistance, ou échaudés abandonnent le coton, il n'en reste pas moins que quelque chose a définitivement changé avec l'apparition de besoins nouveaux, dans les domaines les plus divers, besoins qui vont rester même si les revenus du coton disparaissent.

De nouvelles dépenses, pour quelques-uns, sont liées aux activités agricoles. Elles consistent en équipement (charrue et charrette) et de frais d'exploitation (main-d'œuvre pour semis, désherbage, récolte, insecticide, etc.), incompressibles et obligatoires pour chaque campagne de coton. Certains, d'une année sur l'autre, achètent de la terre pour augmenter leurs surfaces cultivées.

Presque tous les planteurs de coton se sont au moins procuré un lit métallique, quelques-uns, plus rares, des chaises et des fauteuils (5).

Le village d'Ampihamy (zone d'Analamisampy) est un bel exemple de ces nouvelles dépenses. Une majorité de maisons sont maintenant couvertes avec des toits en tôle alors qu'il n'y en avait aucun avant 1983 !

Les frais de scolarisation représentent peut-être le poste le plus stratégique dans cette évolution des structures de consommation. De plus en plus de paysans sont tentés de pousser leurs enfants (les garçons, essentiellement) au-delà du primaire, ce qui les oblige à vivre à Tuléar pour s'inscrire dans un lycée ou dans un CEG ... L'idée se répand maintenant qu'il vaut mieux garantir l'avenir de ses enfants devant la crise actuelle de l'élevage.

En dehors des dépenses liées à l'exploitation agricole ou à l'habitat, les besoins des hommes et des femmes semblent très différents mais pressants : couverts, ustensiles de cuisine, robes, bijoux, machines à coudre pour les femmes. L'alcool, dont la consommation est devenue systématique et souvent immodérée, et les fusils de chasse, de calibre 12, pour les hommes.

Tout le monde a peur maintenant de voir son troupeau disparaître, emmené par des voleurs, et de nouvelles formes de thésaurisation ont cours, même si chacun nourrit l'espoir de voir revenir une période plus favorable à l'accumulation des bœufs. On entasse des roues de charrette, des cruches, des machines à coudre ... On se lance dans l'élevage de porcs, etc., toutes choses qui ne font pas encore l'objet de la convoitise des voleurs, que l'on pourra revendre un jour pour acheter des bœufs.

Certains encore très rares constituent leur capital bovin en ouvrant un compte en banque ...

Le plaisir de dépenser, c'est enfin et surtout le plaisir de dépenser pour se montrer, pour le prestige.

Certains, enivrés par leur récente fortune prennent une nouvelle femme, jouant le jeu, achetant cher l'accord de leur première épouse (*vily rafy*), se montrant généreux avec les beaux-parents, trop peut-être, car les alliances sont éphémères ... L'épouse reste le temps d'épuiser le pactole, quelques mois, trois ou quatre au plus, « les mariés du coton », dit-on.

« Ce n'est pas l'argent qui est chaud, mais ce sont les besoins qui ont changé », nous disait ce vieil homme qui venait d'organiser une fête (*bito haboha*), et qui poursuivait : « Nous sommes victimes de nos désirs, on veut une cruche, et puis une autre, un lit, un poste de radio, une table, une maison en tôle, des bijoux en or ... Tant de choses qu'il faut avoir de plus en plus d'argent pour les obtenir, cinq millions ne suffisent plus ! ... Ce n'est pas l'argent qui est chaud, ce sont les choses que l'on désire qui sont devenues plus nombreuses. Regardez nos petits enfants ... A leur âge, ils ont déjà deux pantalons et trois chemises ; avant, avec l'argent du pois du Cap, je n'achetais qu'un morceau de tissu pour chacun et on allumait un feu pour se réchauffer. Pourquoi s'étonner alors que l'on ne puisse accroître le troupeau avec l'argent du coton ? Tant d'autres choses passent maintenant avant ... ».

Opinion d'un homme de 70 ans qui sait bien que la logique ancienne, où « tout ce se qui faisait se faisait par rapport aux bœufs », est en passe d'être définitivement révolue. Opinion relayée par celle d'un instituteur plus jeune : « On avait l'impression de "gaspiller" quand on faisait la cuisine avec un peu trop d'huile, ou quand on mangeait bien, trop de riz ..., car il fallait épargner sur toute chose pour augmenter le seul capital qui ait de la valeur : le troupeau. Ce n'était pas le manque d'argent qui nous empêchait d'avoir un lit métallique, mais la coutume. »

Puisqu'il faut bien qualifier socialement ces nouveaux intérêts, ces nouvelles « valeurs », puisqu'il faut interpréter leur instrument : « l'argent chaud », c'est paradoxalement à travers une des institutions les plus anciennes et les plus originales de la société *masikoro* que, dans cette phase de transition, il vont s'exprimer. C'est un *bito*, rituel de guérison, accompagné d'une épithète qui détourne le fondement de ce rituel, *haboha*, le *bito* « où l'on paraît », « pour rire », qui servira de convertisseur, d'institution de consécration.

LE BILO HABOHA

Le terme de *bito* est utilisé aussi bien pour qualifier une maladie que pour dénommer le rituel à l'aide duquel on organise la thérapie. L'affection est couramment décrite avec les symptômes suivants : nausée, vertige, vomissement, douleurs au niveau de l'estomac qui « remontent » vers la tête, etc. L'*ombiasa* (devin-guérisseur) se déclare impuissant pour guérir cette maladie avec les moyens classiques : plantes médicinales, talismans etc., et si d'aventure on a recours à la médecine moderne le résultat s'avère toujours négatif.

Comme une évidence qui s'impose à tout le monde, le malade, à son corps défendant, est alors déclaré « *bito* ». Une fête est organisée, sorte de catharsis familiale, destinée à redonner vie et santé au patient.

Le moment fort de ce rituel est qualifié par le terme *sandratse*, « se tenir au-dessus de », qui intervient au dernier jour de la fête ; la personne malade se hisse sur une estrade, disposée à plus de 2 mètres du sol, sur laquelle elle s'installe pour ainsi dominer la foule des participants, dans une position qui rappelle celle du roi, ou de la reine par rapport à ses sujets. Le *bito* est traité à l'égal d'un seigneur d'autrefois, avec le même respect, marqué par les mêmes gestes, entouré, estimé, seul objet de l'attention collective, dorloté, choyé, nourri, soigné par les regards,

la danse, les gestes, la clameur chaleureuse de toute une foule... Cette institution qui selon la tradition remonte à la nuit des temps a, compte tenu de son rôle spécifique de rite thérapeutique, vraisemblablement fort peu évolué. Toutefois, déjà depuis quelques années, cette fête sert de « lieu d'accueil » pour des assemblées d'une toute autre nature. Le rituel classique du *bilo* est interprété dans les règles de l'art, mais sans qu'un quelconque malade ne soit à guérir.

Tout en apparence est semblable. On fait appel aux jeunes du village pour fabriquer l'estrade, on coiffe la personne *bilo*, on tue le bœuf du rituel, etc. Auparavant on avait consulté un *ombiasa* pour connaître le jour favorable puis il a consacré (*fanintsina*) l'emplacement où doit se dérouler la fête.

Si l'on s'attache aux détails, les choses présentent pourtant parfois quelques différences. Les séquences se succèdent un peu rapidement; certains éléments du rituel sont quelquefois escamotés qui sont directement liés au traitement du malade : choix du bœuf *dabara* (ou bœuf jumeau du *bilo*), port du bâton *viky* (avec lequel on dévie le mal), etc.

Le rêve est un bon prétexte pour organiser un *bilo* dont le but est alors de récupérer une partie, ou même la totalité, des dons (*enga*) offerts pendant deux ou trois ans aux parents, amis et voisins au cours des mêmes cérémonies de *bilo*, ou de circoncision.

L'ancêtre qui apparaît dans le rêve est en général un ascendant connu du lignage, de la deuxième ou éventuellement troisième génération, qui impose à sa famille un tel rite, lequel concerne alors l'ensemble de ses descendants et non pas seulement la personne qui a rêvé.

Ces *bilo* présentent un caractère économique de plus en plus marqué, du fait qu'ils sont le résultat d'un nouveau mode de calcul où l'on tient un compte très précis de ce qui a été donné dans l'attente de ce que l'on va recevoir, un prêt pour un rendu. Et le rêve permet de décider en toute innocence du meilleur moment pour organiser la fête.

Dernière étape; c'est sur ce « terrain favorable » que va s'opérer une extension particulière du rituel, témoin des profondes transformations de la société *masikoro*.

Le *bilo*, avec le développement des cultures commerciales — pois du Cap, arachide et surtout coton — est devenu une sorte d'exutoire qui doit permettre « d'absorber » un nouveau mal : l'excès des revenus, cette masse monétaire qui dérange, « trouble », introduit un élément nouveau, indigeste, difficile à manipuler parce qu'on ne sait pas encore en « calculer » toutes les possibilités (6).

Le rituel du *bilo* est sans doute l'institution clanique la mieux adaptée à ce genre de manifestation collective (7). Déclenché à la demande, par opposition aux autres cérémonies familiales, il a pour fonction de réinterpréter, de résoudre collectivement dans l'ensemble lignager, le problème d'un seul. En quelque sorte, il représente donc une des articulations les plus souples de l'organisation sociale confrontée à sa nécessaire évolution.

Le nouveau riche se découvre différent chez lui. Dans un double mouvement, il lui faut donc redevenir semblable aux autres et que ceux-ci reconnaissent sa différence. Il va demander au public, à la foule, d'exalter sa nouvelle position sociale, si nouvelle qu'il faut presque toucher au paroxysme pour mieux l'intégrer, pour la banaliser tout en lui donnant une place...

Dans cette logique, le détournement du rituel peut prendre plusieurs formes différentes :

— **une forme masquée**, où celui qui en prend l'initiative n'ose pas néanmoins se distinguer radicalement des autres : s'affirmant comme un individu et se montrant dans toute sa différence, indépendamment de la décision collective, familiale, dicté par les ancêtres. Dans ce cas classique, l'ancêtre apparu en rêve et exprimant sa volonté libre du poids d'une décision personnelle.

— **une forme indirecte**, à l'initiative de l'organisateur mais qui ne le met pas lui-même en scène, le protagoniste sera plutôt un membre de sa famille proche, père, épouse, etc., auquel il rend hommage ; cet hommage par sa nature et par les dépenses qu'il occasionne lui permettant néanmoins de se distinguer lui-même au cours de la fête.

— **une forme orthodoxe**, le rituel dans ce cas apparaît comme une sorte de *soro*, invocation adressée aux ancêtres pour leur annoncer cet événement nouveau, cet afflux d'argent, leur demander de l'accepter, d'apporter leur bénédiction pour que tout cela n'apporte que joie et paix.

— enfin, une **forme moderne**, encore rare, mais la plus typique, le « *bilo* du fou », ou l'organisateur prend lui-même l'initiative de la fête, se présente sans fards et sans ambages pour « montrer à tous » ce qu'il a gagné, sa nouvelle richesse ; et, par opposition au « vrai malade » du *bilo*, on le dit *vondrake*, gras, robuste, fort...

Il peut se permettre de faire taire les joueurs de tambour, d'accordéon, réclamer le silence ; attirant l'attention de tous, il siffle, mime ses bœufs, disant : « Je ne suis pas malade, je n'ai pas rêvé de mes ancêtres, je veux seulement vous montrer ce que j'ai gagné. J'ai reçu un million de HASYMA, c'est comme une blessure portée au front... Tout le monde peut la voir. C'est pourquoi je suis *bilo* ». Et la musique aussitôt enchaîne...

L'année du boom de coton, celle de la campagne 1983-84, fut aussi celle de tous les *bilo* organisés pour fêter une première grosse rentrée d'argent, surtout chez les petits producteurs (2 ou 3 hectares), qui avaient obtenu au moins 200 000 FMG, grâce à de bons rendements et aussi pour certains grâce à la politique du commerce parallèle (8).

Les producteurs « millionnaires » qui travaillent plus de 5 hectares organisent des fêtes plus somptueuses, plus démonstratives et qui peuvent se renouveler, donnant l'impression qu'ils sont définitivement installés dans leur situation de « nouveaux riches ».

Le terme *haboha* a beau n'être jamais employé pour qualifier le *bilo* du même nom, personne ne se trompe jamais sur la nature du rituel auquel il participe.

Plusieurs indices nous permettent de cerner la différence entre le *bilo* thérapeutique et le *bilo* de ceux qui sont en « pleine forme ».

À observer le comportement d'une personne déclarée *bilo*, on voit tout de suite qu'elle n'est pas l'objet de soins particuliers, et très vite elle se perd dans la foule, dansant, buvant, à l'image de n'importe quel autre invité. La personne qui est malade du *bilo*, en revanche, est constamment encouragée, entourée, on l'invite à se lever pour danser, on l'accompagne dans ses mouvements, la musique ponctue ses moindres gestes, on veille sur elle. Tout cela contraste singulièrement avec le « show » de celle qui exulte, exprimant sa joie de vivre, fière de sa belle santé, dont le comportement doit sortir de l'ordinaire.

Les femmes portent des robes que l'on ne voit nulle part ailleurs, d'une coupe moderne et taillées dans un tissu fort cher ; robes décolletées, juste assez pour laisser voir les bijoux récemment achetés. Certaines miment cet objet tant convoité, une machine à coudre, dansant, se déhanchant, le coude écarté de la taille comme tourne la roue de la machine...

Après plusieurs mariages ratés, quelle joie de montrer que l'on a enfin trouvé un homme sur qui l'on peut compter, un homme qui peut vous apporter quelque chose :

— « J'ai parcouru en vain tout le pays mais maintenant j'ai trouvé le bonheur. »

Les hommes se montrent à travers leurs femmes, leurs costumes et leurs parures. Certains, lourdement vêtus, superposent des vêtements de coupe moderne et ancienne, associant le pantalon et le pagne, et d'autres se livrent à la classique chorégraphie du riche éleveur (8).

On fume des cigarettes blondes, on prend les manières des étrangers...

Tout le jeu consiste à montrer que l'on peut « dépenser » sans compter, tant il y en a, mais ce gaspillage n'est là qu'une apparence, car tout compte fait, on dépense sans guère dépenser, espérant surtout que l'on y gagnera.

C'est presque devenu une banalité d'amonceler les caisses de bière jusqu'à plus soif, pour en inonder enfin dans un bain de luxe la personne *bilo* ; d'étaler des pagnes et des pagnes par terre sur lesquels on danse, tapis présidentiel déroulé au pied de celui qui est maintenant très important.

Toutes les surenchères sont possibles pour étaler son argent. On jette de la monnaie à la foule, les femmes tressent leurs cheveux avec des billets de banque, on laisse son argent au vu et au su de tout le monde dans une valise ouverte, mais le *nec plus ultra*, rarement vu mais pourtant déjà fait, est de rouler des billets de 5 ou 10 000 FMG pour faire semblant de les allumer comme une cigarette et même de les allumer vraiment ! Cinq ou six ans après, un vieux se souvient encore avoir vu quelqu'un brûler 50 000 FMG...

Ivresse générale sur un rythme de musique moderne, les chanteuses et leurs tambours disparaissent, laissant la place à cette cavalcade exubérante et désordonnée, chemin vers un autre monde qui se fraie à travers les émotions et le trouble des consciences...

Il faut inventer, innover sans cesse pour étonner toujours plus son public et le convaincre que l'on peut bien tout se permettre. Car, déjà plus personne ne s'étonne, au bout de 4 à 5 ans, de voir tant d'alcool répandu...

Avec le *sandratse*, le rituel du *bilo* offre une belle occasion de se livrer à cette démonstration symbolique.

Le nouveau notable va donc endosser le rôle du roi, du seigneur, s'installant sur l'estrade surélevée, le grandissant à la mesure de sa nouvelle situation. A partir de ce moment, il est consacré dans ce qu'il est devenu, par la dérision d'un rituel, clin d'œil lancé aux ancêtres, pour une reconnaissance presque extorquée.

LES ENGA

Les *enga* sont les dons que l'on fait à l'occasion d'un certain nombre de cérémonies familiales, ils sont associés à des contre-dons et organisent ainsi tout un système d'échanges dans un réseau constitué de parents proches, d'alliés matrimoniaux, de frères par le sang, de voisins, d'amis, etc.

Chaque réseau correspond à un mouvement de bœufs, de bière, d'argent, entre des groupes lignagers sur un territoire plus ou moins précisément défini. Il se coagule à l'occasion de chaque cérémonie au cours de laquelle on tient un compte précis de ce qui est offert et donné en échange. En général ces comptes sont tenus sur un cahier, où l'on a enregistré tous les dons et contre-dons effectués précédemment par un même segment de lignage (*tariha*). Ainsi chacun à travers son lignage est pris dans un ensemble complexe de dettes et de créances dont il hérite et qu'il doit prendre en charge.

Les invités à une fête apportent leur *enga*, leurs dons, en échange duquel le bénéficiaire offre le contre-don (*fahana*). On ne reçoit pas sans donner soi-même. Le contre-don peut être perçu comme équivalent, inférieur, disproportionné avec ce qui a été offert.

Autrefois s'agissant d'un *bilo*, il était d'usage d'offrir un bœuf, de préférence un beau coupé. Le don minimum était alors un *temboay* (taurillon ou génisse). En échange on recevait, à l'égal du bénéficiaire, la moitié de l'animal sacrifié. En général, on donnait la partie antérieure de l'animal à celui qui l'avait offert.

Tous les bœufs étaient abattus, découpés, distribués et consommés sur place. Le contre-don faisant partie du don, il est évident que le bénéficiaire ne pouvait aucunement accroître son troupeau de cette manière.

Tel n'est plus le cas !

La pratique classique du don va se transformer à partir des années soixante. Progressivement, les dons vont se diversifier en même temps que leur utilisation se modifie.

Tout d'abord, le bœuf offert n'est plus sacrifié. Le découpage et le partage de la viande manquent maintenant à la convivialité qui charpente ce rituel. La conception du don a considérablement changé, puisque le bœuf offert, au lieu d'être le signe du prestige, est presque considéré comme un emprunt contracté par le bénéficiaire. En l'offrant, on perd un bœuf qui peut grossir un autre troupeau. On se considère comme lésé, d'autant que le contre-don est de moindre valeur, sans proportion avec celle de l'animal offert. Ainsi, à Benetse, pour une génisse ou un veau offert, on reçoit juste deux litres d'alcool de fabrication artisanale, plus quelques mesures de riz selon le nombre de personnes invitées.

Les conséquences de cette modification du système des dons se situent à plusieurs niveaux :

— Si l'on offre un bœuf, on choisira le moins cher, le moins beau, un veau malingre, à moins d'être contraint de se montrer généreux, on dit «parfumé», par la relation à un parent très proche ou bien aux beaux-parents, qui est toujours une relation exigeante et qui peut même prendre à cette occasion une forme exacerbée. Le bœuf, sauf dans ce dernier cas, ne représente plus la personne ou le lignage, mais seulement sa contre-valeur en argent.

— Le contre-don étant d'une autre nature (alcool, riz...), le don produit un effet d'entraînement, puisque à un moment donné ou à un autre l'un des donateurs organisera une cérémonie qui réunira, pour le moins «tous ceux qui lui doivent quelque chose».

Cette transformation du système d'échange qui laisse les uns et les autres à la fois débiteurs et créditeurs des mêmes, va produire une multiplication des échanges par un accroissement de la fréquence des *bilo* et des circoncisions (9). Au cours de ces dernières années, on enregistre une moyenne de 3 à 4 *bilo* ou circoncision par village et par an. La multiplication des obligations et des cérémonies est maintenant telle que certains se trouvent invités, le même jour, à deux ou trois fêtes dans plusieurs villages différents...

Tout cela nous donne une idée de l'importance de la circulation du bétail, qui concerne surtout les veaux, les génisses et les taurillons. Ce sont probablement toujours les mêmes bœufs qui circulent, puisque les bœufs reçus en dons sont, pour la plupart, revendus afin de rembourser les frais de la fête, ou bien à nouveau offerts dans une autre fête, et ainsi de suite. Notons néanmoins qu'il est inconcevable de renvoyer à son donateur le bœuf offert.

De plus en plus, l'argent se substitue au bœuf, sauf dans le réseau très étroit des parents les plus proches, des alliés, où le bœuf demeure la marque du respect et de la politesse nécessaire.

Au-delà, les liens se relâchent, et donner un bœuf est considéré comme excessif.

— «Mieux vaut apporter de l'argent plutôt qu'un bœuf qui ne sera pas égorgé et dont on ne mangera pas la viande.», ainsi que nous l'avons entendu dire.

On concevra aisément, dans une telle logique, que la préparation des «cartons d'invitation» est un élément stratégique.

Chaque invité est prévenu nominativement, même s'il habite loin. Si un nombre important de personnes «obligées» sont présentes, la fête en sera d'autant plus fastueuse, gaie, animée... Et en vérité peu coûteuse.

Chaque fête est une sorte de pari. Est-ce que tout ce qui est apporté suffira à couvrir les dépenses, voire à obtenir un «bénéfice»?

Contrairement à ce qui se passait autrefois où l'on prenait dans son parc ce que l'on apportait, et où, comme nous l'avons déjà dit, le contre-don était déjà contenu dans le don et donc ne coûtait rien, de nos jours les fêtes coûtent de plus en plus cher, puisqu'il faut presque tout payer, sucre pour fabriquer l'alcool, riz

(alors que la nourriture de base est le maïs ou le manioc), alcool, bière, limonade, musiciens, etc.

On pense souvent que les Masikoro gaspillent une partie de l'argent qu'ils gagnent avec le coton, avec les *bilo haboha* en particulier. C'est là une idée fautive, car ces *bilo* à leur manière font l'objet d'un calcul. Dans la majorité des cas, on récupère la totalité de la mise de départ. Mais il est aussi possible de gagner, comme de perdre.

Pour les gagnants, ce système d'échange fonctionne comme une véritable « tontine », qui permet de capitaliser en une seule fois tout ce qui a déjà été donné en d'autres occasions et qui se trouve rendu au cours de la même fête.

Par exemple, « R. de Tsianisiha, a cultivé au cours de la campagne 1984-85 deux hectares de coton. Son gain s'est élevé à 400 000 FMG. Il décide d'organiser un *bilo* pour deux raisons, d'abord pour remercier ses ancêtres qui ont protégé son troupeau des voleurs au moment de la grande période d'insécurité (1981-83), puis parce qu'il vient d'obtenir pour la première fois une somme d'argent importante... ».

Il a dépensé :

- 5 dame-jeanne d'alcool,
- 3 sacs de paddy,
- 1 vache (pour le rituel),
- 3 caisses de bière,
- musique, accordéon.

En échange, il a reçu comme cadeaux une génisse de son ex-beau-père et une velle de son beau-frère. Dans les deux cas, le contre-don était d'une demi-dame-jeanne.

Le montant de l'ensemble des autres dons provenant de ses frères de sang, amis, voisins, et qui varient de 1 000 FMG à 2 000 FMG s'élève à 250 000 FMG.

Ses frais une fois remboursés, il lui restait les deux bœufs qu'il a mis dans son parc, et 75 000 FMG avec lesquels il a pu acquérir à bon marché un hectare de terrain qui va s'ajouter aux deux hectares qu'il possède déjà.

L'argent dépensé au cours de ces fêtes, aussi bien par l'hôte que par les invités, passe de cette manière au travers d'une sorte de filtre qui le « refroidit » et ainsi le rend utilisable.

*

**

Bilo, tremplin vers d'autres usages où l'on voit ceux, qui les premiers à avoir organisé ces fêtes somptueuses, sont devenus maintenant économes et très soucieux de leur « fortune ». Dans les environs immédiats de Tuléar, où la culture du coton est ancienne, il est dorénavant interdit de répandre la bière à terre !

La « mentalité » de ces premiers paysans planteurs de coton les rapproche maintenant des citadins, des planteurs privés, qui n'organisent pas de *bilo* pour fêter leurs revenus, alors que les fêtes continuent d'éclater, feux de paille, dans les zones récemment ouvertes.

Et même si beaucoup commencent à désertier aujourd'hui la culture du coton, un pli est pris, chez tous ceux qui cherchent à s'enrichir (petits commerçants, riziculteurs, maquignons...) : point de passage obligé pour jouer un rôle et devenir peut-être un nouveau « maître »... Les nouvelles activités économiques pèsent maintenant fortement dans la distribution des pouvoirs et des positions.

Et ceux inamovibles, ancêtres aux noms illustres, qui avaient borné la terre, vont devoir faire de la place à ces nouveaux-venus, chez eux, jusque dans l'invocation...

Notes

- (1) Cf. GEFFRAY (C.) : Hommes pique-assiettes et femmes amoureuses. La société *mahkwa* (Érati) des années 30 à nos jours. *Cah. Sci. Hum.*, Orstom 25 (3) 1989 : 325-337.
- (2) Il s'agit comme nous l'avons précisé d'une catégorie qui regroupe les paysans cultivant le coton sur des surfaces inférieures à 10 hectares.
- (3) Cf. HOERNER (J. M.) : « Le boom du coton de 1982 à 1986 » ; à paraître dans Aombe I, Société et élevage. Michèle FIELOUX et Jacques LOMBARD, éditeurs.
- (4) Il s'agit essentiellement du maïs et du manioc.
- (5) Cf. l'histoire de R. dans : Michèle FIELOUX et Jacques LOMBARD : « le riche beugle » à paraître dans Aombe I, *op. cit.*
- (6) Cf. DAVID (L.) : « Un exemple de défoulement collectif » à paraître dans l'annexe 3 de Aombe I, *op. cit.*
- (7) Cf. LOMBARD (J.) : « Le royaume sakalava du Menabe. Essai d'analyse d'un système politique à Madagascar. 17^e-20^e. Trav. et Doc. n° 214. ORSTOM, 1988.
- (8) Cf. FIELOUX (M.) : « la vie du bouvier Mahatamperabe » dans l'annexe 1 de Aombe I, *op. cit.*
- (9) En particulier les circoncisions au lieu d'être collectives, sont le plus souvent individuelles.